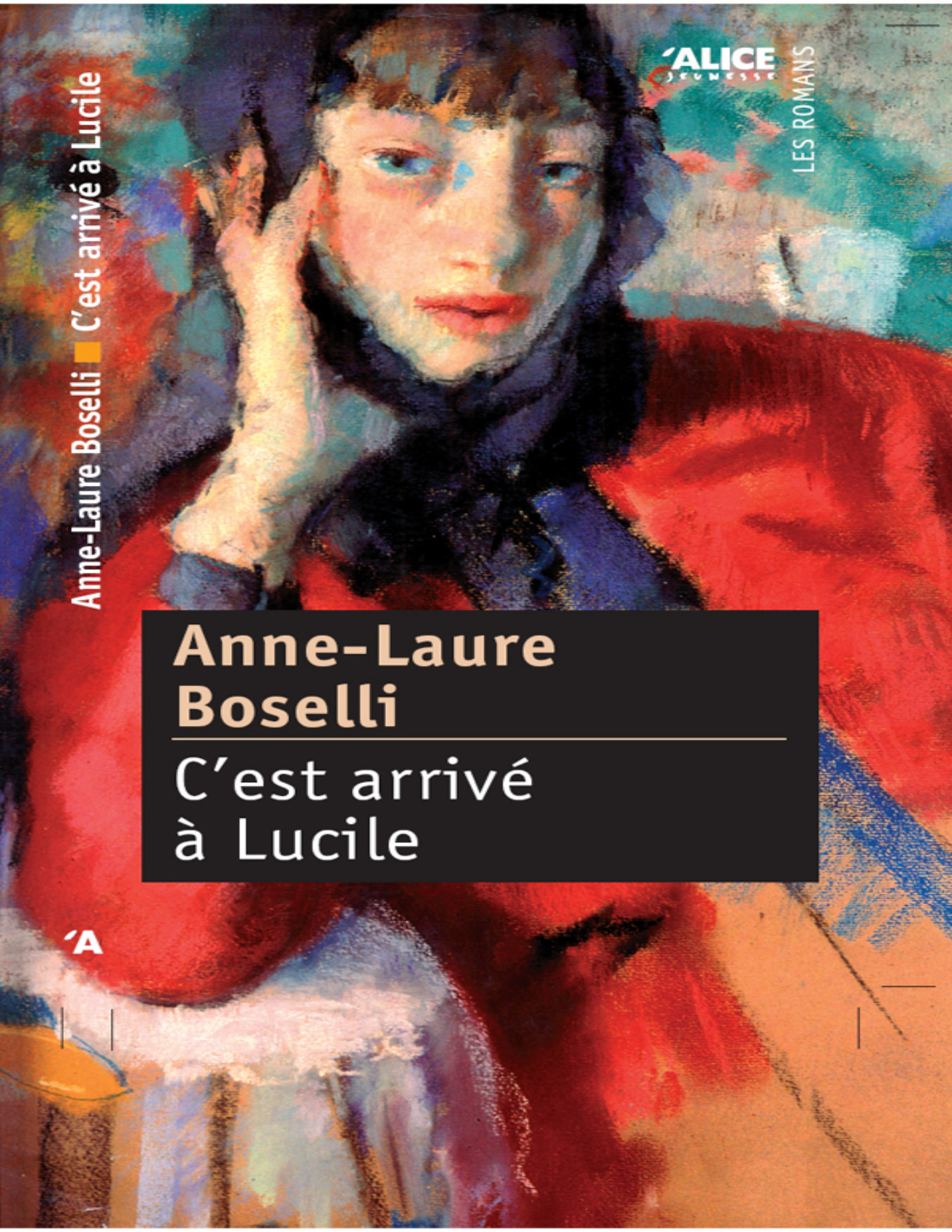




Anne-Laure Boselli ■ C'est arrivé à Lucile

'ALICE
JEUNESSE

LES ROMANS

**Anne-Laure
Boselli**

C'est arrivé
à Lucile

'A

Pour Aude et Lou
À Sandra et ses filles Julia et Eva
À la mémoire de Frédéric Dugois

OceanofPDF.com

ANNE-LAURE BOSELLI

C'EST ARRIVÉ À LUCILE



LES ROMANS
'ALICE
JEUNESSE

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Les parents dorment paisiblement au premier étage. Ils dorment paisiblement, parce que la journée s'est exceptionnellement bien passée, du matin jusqu'au soir. Benjamin n'a pas renversé son bol du petit déjeuner, il n'est pas revenu non plus avec son jean troué, ni avec une vilaine blessure. Personne n'a été en retard, personne ne s'est disputé. Même Alexia n'a pas crié qu'on ne la comprenait pas. Elle le sentait bien, ce premier jeudi de décembre. Elle s'était levée avec enthousiasme et bonne humeur.

Un effet, peut-être, des vacances de Noël qui approchent.

Son père l'a félicitée avant de partir. C'était ironique, mais elle l'a bien pris. Elle aime assez quand il fait de l'humour. Il lui a dit comme ça, avec un clin d'œil :

— C'est sympa de partir au boulot en emportant avec moi ton sourire, je suis sûr que je vais mieux supporter les embouteillages.

Le soir, pareil, aucune mauvaise nouvelle, une ambiance formidable, pas de cris pour les devoirs ni pour savoir qui mettra le couvert, pas de claquements de portes parce que les parents refusent qu'Alexia se fasse un piercing au nombril alors que toutes ses copines en ont déjà un, ou que Benji adopte un chat alors qu'il est allergique. Le dîner a été agréable et chacun s'est couché sereinement.

Les parents en ont parlé avant de dormir. Alexia l'a perçu au travers de la cloison. D'habitude, elle n'aime pas qu'ils discutent de Benjamin et d'elle comme ça, le soir, dans leur lit. Elle a toujours l'impression qu'ils trament quelque chose qu'ils n'osent pas dire en face. Elle n'entend pas les mots, seulement les intonations, comme un mystère qu'ils ne partagent qu'entre eux. Elle reconstruit leur conciliabule en fonction des événements du moment. Elle sait qu'il s'agit de Benji et d'elle, qu'ils commentent leurs comportements et leurs résultats scolaires. Pour son frère, c'est facile. Il est encore en primaire, c'est un gamin. Il a des soucis de petit : gros mots, bagarres, punitions, genoux écorchés et bleus sur les mollets. Pour elle,

c'est plus compliqué. L'adolescence ! Un monde dans lequel elle est entrée par inadvertance, dont elle découvre le mode d'emploi en même temps qu'elle le traverse, où elle perçoit que tout est friable et que tout bouge tout le temps.

Quand les parents parlent d'elle, le soir, ça la met en colère.

Elle leur en veut.

Elle voudrait qu'ils se taisent et arrêtent de croire qu'ils savent tout.

Elle voudrait qu'ils l'écoutent, qu'ils la comprennent vraiment, qu'ils ne cherchent pas d'explications ailleurs que dans ce qu'elle dit.

Ils n'ont pas besoin d'interpréter, de lire entre les lignes, de penser découvrir ce qu'elle ne montre pas. Ce qu'elle ne ressent pas. Ce qui n'existe pas.

Elle aimerait les interrompre, dans leur chambre, mais elle n'ose pas.

Des fois, quand même, c'est plutôt agréable. Elle a l'impression qu'ils sont fiers d'elle, avec ce qu'elle fait et ce qu'elle est.

Ce soir, ils étaient contents et ça lui a fait très plaisir.

Elle s'est endormie le sourire aux lèvres.

CHAPITRE 2

Alexia n'a pas besoin de sortir la tête de sous la couette pour éteindre son téléphone. Ses gestes sont justes, même en pleine nuit. Sa main sait exactement où trouver le mobile sur le chevet pour le faire taire.

Il résonne dans la chambre et dans sa tête ; il hurle dans ses oreilles. C'est insupportable.

La veille, elle a modifié la sonnerie et téléchargé des chants d'oiseaux. Elle veut un réveil en douceur, le matin. Elle en a assez des morceaux qui passent à la radio. Entendre toujours les mêmes, à la longue, c'est lassant. Il n'y a plus de plaisir. Quant à être réveillée par la pub, c'est encore plus l'horreur.

Il doit être une heure du matin, peut-être deux, ou même trois. Alexia refuse de regarder. Elle se maudit de n'avoir pas su régler son réveil correctement. Quelle idée de le faire sonner si tôt ! *À une heure sans nom*, aurait dit sa grand-mère !

Elle pourra repasser, pour les chants d'oiseaux: c'est une volée de grosses cloches qui carillonne dans ses oreilles.

Elle n'a pas le courage de s'en occuper. Elle a sommeil. Elle veut se rendormir tout de suite. La seule pensée d'ouvrir un œil, en entier, d'affronter le froid et le noir, suffit à la décourager. Alexia éteint son portable et le glisse sous l'oreiller. Elle se tourne du côté du mur. Il n'a pas intérêt à se remettre à sonner. Et tant pis si, du coup, elle ne l'entend pas demain matin.

Elle veut dormir.

De toute façon, Benjamin fera du bruit. Il viendra la sortir du lit pour qu'ils descendent ensemble au petit déjeuner. Elle aura moins de temps pour se préparer, c'est tout.

Au pire.

Demain, la journée n'a rien de particulier. Elle a juste une heure de cours. Elle ne se montrera pas longtemps et elle sait déjà comment s'habiller.

Maintenant, dormir.

Quelques instants plus tard, son oreiller se met à vibrer. Cette fois, Alexia est bien obligée d'émerger. Ce n'est pas le réveil, mais un message. Quelqu'un l'a appelée au milieu de la nuit.

Et ce quelqu'un, c'est Lucile.

C'est fou comme, en une seconde, tout peut basculer. Le drame est fulgurant. Il vous tombe dessus d'un coup, sans prévenir. Il dévaste les certitudes et détruit l'insouciance. Un petit instant suffit pour rétrécir la vie. Les moments d'avant, les petites joies, les grandes questions, se tassent dans un coin, se font minuscules, veulent se faire oublier, tandis que l'existence sombre dans quelque chose d'épouvantable.

La réalité qui a tourné au cauchemar.

CHAPITRE 3

Alexia fait irruption dans la chambre de ses parents. Elle hurle et gesticule dans sa chemise de nuit. Ils sursautent. Ils ne comprennent pas ce qu'elle tente de dire. Elle danse d'un pied sur l'autre en agitant son portable. Elle crie et pleure en même temps. Ses cheveux sont collés à sa figure jusque dans sa bouche et la font suffoquer. Ses yeux sont rougis par ce qu'elle vient d'apprendre et qu'elle ne parvient pas à annoncer.

Bertrand, son père, est obligé de l'attraper par les épaules et de l'agenouiller dans le lit pour qu'elle se calme, tandis que sa mère tente de dégager les cheveux de son visage.

— Tu as fait un cauchemar, ma chérie, calme-toi.

Alexia hoquette. Elle avale ses larmes et aspire un filet clair qui coule de son nez. Elle l'essuie du revers de sa manche et réussit à lâcher, d'une voix tout à coup devenue sourde :

— Il est mort.

— Qui est mort ?

— Philippe, le père de Lucile. Il est mort.

Bertrand et Stéphanie échangent un regard stupéfait.

— Tu as fait un mauvais rêve. Tout va bien, ne t'inquiète pas. Je vais te ramener dans ta chambre.

Sa mère la serre dans ses bras, elle veut la bercer comme lorsqu'elle était petite. Alexia a toujours été sujette aux cauchemars. Ils ont l'habitude de l'entendre pousser des hurlements et raconter des histoires extravagantes de monstres, de voleurs et de fantômes. Généralement, ils la rassurent avant de la reconduire dans son lit, à moitié endormie.

Mais Alexia se dégage avec brusquerie et s'emporte :

— Vous comprenez ce que je vous dis ? Il est mort. Lucile vient de me laisser un message. Je n'ai pas répondu au téléphone, j'ai cru que c'était le réveil et j'avais encore sommeil.

— Écoute, avance prudemment son père. J'ai aperçu Philippe ce soir. Nous sommes rentrés en même temps, il m'avait l'air d'aller très bien.

— Eh bien, maintenant, il est mort, je vous dis. Il est mort, mort, mort, et c'est horrible !

Alexia, la tête baissée, les yeux au sol, murmure :

— Ce n'était pas un cauchemar. Pourquoi personne ne me croit ?

Il n'y a qu'elle qui mesure ce qui se passe. C'est dingue, ils ne bougent pas. Ils restent sur le bord du lit, à moitié endormis, complètement ahuris. Elle leur annonce quelque chose d'atroce et ils ne comprennent rien. Ils ne la croient pas. Ils pensent qu'elle les a encore réveillés avec un cauchemar et qu'ils aimeraient bien se rendormir.

Il va pourtant bien falloir qu'ils réagissent.

Elle se redresse et, affrontant leur air incrédule, compose le numéro de sa messagerie. Après quelques secondes, elle branche le haut-parleur. On reconnaît Lucile, mais sa voix est plus grave que d'habitude. Les mots sortent avec une extrême lenteur, comme si chacun pesait une tonne et qu'il lui fallait fournir un effort démesuré pour les prononcer.

« Alexia, c'est moi. J'aurais voulu que tu décroches. Je t'ai peut-être réveillée. Si tu as ce message... Non... Dès que tu as ce message, viens tout de suite. Il s'est passé quelque chose d'horrible. Mon père est mort. Tu entends ? Mon père est mort ! »

CHAPITRE 4

Bertrand enfille un jean et se précipite chez Philippe et Rosy. Leur maison se trouve à deux cents mètres, de l'autre côté du lotissement.

Alexia retourne dans sa chambre. Elle regarde par la fenêtre son père partir. Sa silhouette s'enfonce dans la nuit. Il avance, les épaules relevées et le menton baissé.

Il fait froid. Il neige. Alexia ne l'a pas remarqué tout de suite. Sa vision est brouillée. Les flocons ne lui sont apparus qu'après un certain temps, après qu'elle eut élargi son champ à la rue entière.

Elle s'installe sur le rebord de la lucarne. Il est suffisamment spacieux pour qu'elle puisse s'asseoir en repliant les jambes sous son menton. C'est son refuge lorsqu'elle broie du noir. Elle aime regarder au travers des carreaux et laisser son esprit flotter par-dessus les maisons et les jardins. C'est un endroit rassurant, à la fois clos et ouvert sur le monde, où elle se plaît à rêver. Il n'y a pas de volets, juste des rideaux de toile qu'elle ne tire jamais, pour que l'ailleurs demeure accessible.

C'est la première fois de l'année qu'il neige. Les trottoirs et les jardins sont couverts de flocons qui tourbillonnent dans le noir. Un manteau blanc se pose sur les maisons illuminées. Les cristaux de glace scintillent sous la lumière des réverbères et des guirlandes. Il y aura de la neige à Noël.

Demain matin, les voisins découvriront, émerveillés, le cadeau fabuleux que leur a fait la nuit. Ç'aurait dû être beau. On aurait dû se réjouir. Mais dans une maison, un peu plus loin, on ne pourra que pleurer.

L'image de son père marchant dans la neige a quelque chose d'irréel. On dirait qu'il fait du surplace, comme s'il ne parvenait pas à traverser l'écran. Il flotte tel un fantôme, s'efface parfois et ressurgit plus loin. Bientôt, il disparaît totalement. La nuit et le brouillard se referment sur lui et l'emportent dans un autre monde.

Alexia tremble de tous ses membres, elle redoute les moments à venir.

Une période merveilleuse s'ouvrait, le début des fêtes, les derniers jours excitants où l'on se prépare à partager des moments forts avec la famille et les amis. Des surprises, des rires, du réconfort. Des souvenirs pour plus tard, qui réchaufferont les cœurs.

Le week-end précédent, Alexia et Benjamin ont décoré le sapin. Un grand sapin vert foncé qui sent bon la forêt. Ils l'ont installé à côté de la cheminée, sur un trépied en fonte. Benji a pulvérisé sur les fenêtres des dessins de neige artificielle, tandis qu'Alexia a accroché à la porte d'entrée une couronne dorée. Pour finir, ils ont disposé des guirlandes électriques sur la façade de la maison et dans les arbres du jardin. Des chapelets de petites étoiles dégringolent en cascade jusqu'au sol. Il y a un jeu dans le quartier. La maison la mieux illuminée gagne une bouteille de champagne et sa photo dans le journal. Les parents, au début, ne voulaient pas s'inscrire. Le concours n'est pas écologique, il incite au gaspillage de l'électricité, alors que l'on dit partout qu'il faut faire des économies d'énergie. Alexia était d'accord avec eux, mais Benji a plus qu'insisté. Tout le monde y participe, les copains, les voisins. La rue va être magnifique. On serait la seule maison sans illuminations. Pour qu'ils cèdent, il a fallu s'engager à ne pas laisser les guirlandes allumées toute la nuit. Finalement, elles sont jolies, toutes ces lumières. Elles brillent dans la ville comme des feux de joie, autour des maisons endormies.

Alexia se mord les lèvres et s'arrache des morceaux de peau avec les dents. Elle déchire aussi ses ongles, en tirant sur eux d'un coup sec. Ils s'effritent et viennent tout seuls.

CHAPITRE 5

Le téléphone sonne au salon. Il résonne dans toute la maison. Alexia se réfugie dans son lit. Chaque sonnerie lui fait comme un coup au ventre, comme si on l'agressait.

Elle entend sa mère remonter l'escalier en faisant attention à ne pas faire de bruit. Elle devrait savoir que, quoi que l'on fasse, les marches grincement. Il faut être très léger et avancer sur la pointe des pieds, ou alors monter en restant plaqué contre le mur, pour demeurer à peu près silencieux.

Plus elle approche, plus Alexia sent sa poitrine se comprimer. Respirer devient une douleur. Elle se bouche les oreilles, ferme les yeux et se balance doucement, recroquevillée sous sa couette. Elle veut se rendormir, effacer de sa mémoire les dernières minutes. Ne rien entendre, ne rien savoir, être comme Benjamin qui dort, sans se douter de rien. Ce n'est qu'un cauchemar. Elle fait un mauvais rêve. Elle a l'habitude, ça lui arrive souvent. Elle pourrait écrire un livre d'horreur avec tous les cauchemars qu'elle a faits depuis qu'elle est petite.

Tout à l'heure, des oiseaux vont chanter dans ses oreilles. Ce sera l'heure de se lever. Elle ira se doucher. Les autres vont râler parce qu'elle met trop de temps à se préparer et qu'eux aussi ont besoin de la salle de bains. Ensuite, elle ira au lycée, avec Lucile. Elle n'a qu'un cours d'anglais, demain. Le prof d'histoire est absent. L'après-midi, Lucile n'a pas cours non plus. Elles iront faire un tour au centre commercial. Elles pourront déjeuner au fast-food, ça fait longtemps qu'elles n'y sont pas allées. Après, selon les horaires, elles se feront peut-être un ciné, ou alors, les boutiques. Alexia n'a pas fini ses cadeaux de Noël. Elle doit encore trouver celui de Benji, les figurines d'un dessin animé japonais qu'il adore. Il les lui a commandées. Enfin, c'est une façon de parler, on est à la limite du chantage. Mais parfois il faut savoir payer pour sauvegarder certaines libertés.

Lucile a dit qu'elle n'avait pas encore trouvé celui de son père.
Il ne peut pas être mort.
C'est bientôt Noël.
Elle va oublier ce cauchemar.
Elle veut un autre rêve.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

Sa mère s'assied sur le bord du lit et soulève un pan de la couette. Elle caresse la joue d'Alexia, de ses mains douces qui savent si bien apaiser les douleurs.

Alexia lui lance un regard implorant. Elle attend les mots qui diront que ce n'est pas vrai. Que ce n'est pas si grave, que Lucile s'est trompée, qu'ils ont mal compris.

Stéphanie parle doucement, comme à une enfant que l'on veut rassurer.

— Ton père a appelé, il est toujours là-bas.

— Il fait quoi, pourquoi est-ce qu'il ne rentre pas ?

— Il attend les secours.

Alexia se redresse, pleine d'espoir.

— Il n'est pas mort, alors, si les secours arrivent. Il a eu un malaise, c'est ça ?

— Non, Alexia. Il est bien mort, malheureusement. Il est mort subitement. Les secours et la police arrivent pour constater le décès et emporter le corps. Ils ont été retardés par la neige, ils ne sont pas encore là. Visiblement c'est compliqué, les routes n'ont pas été sablées. Tout le monde a été pris au dépourvu et ça ne va pas être facile.

— Tu parles de Philippe, là, du père de Lucile ! On s'en fout de la neige ! s'exclame Alexia.

Les paroles de sa mère la choquent. On dirait qu'elle n'est pas touchée par ce qui arrive. Elle parle comme dans les séries à la télé. Les enquêteurs tournent autour du mort et parlent de lui comme si ce n'était qu'un meuble à déplacer ou un objet à découper. Comme si ce n'était pas la mort qui était importante, mais le travail qu'elle donne, tout ce qu'elle oblige à faire pour s'organiser autour.

— Oui, Alexia, je te parle de Philippe. Ton père s'occupe de Rosy. Mais ta copine t'attend, elle a besoin de toi.

Alexia regarde sa mère avec effarement.

— Je ne peux pas y aller ! C'est impossible ! Je ne saurai pas quoi faire. Je ne saurai pas quoi dire !

C'est déjà assez horrible. Il ne faut pas lui en demander plus, elle ne pourra pas le supporter. Elle se roule en boule et cherche à se cacher sous sa couette. Sa mère lisse sa chevelure, l'embrasse sur le front et sur le nez, comme lorsqu'elle était petite.

Alexia n'a qu'une envie, c'est de rester prostrée dans son lit et d'attendre. Elle veut hiberner comme une marmotte. Elle espère bien que ce mauvais film va se tourner sans elle. Elle ne peut envisager de sortir de sa chambre, encore moins de sa maison. Elle ne peut pas. Elle ne veut pas. Dehors, il neige. Il fait froid. Il fait nuit. Elle n'aime pas le noir. Elle n'aime pas le silence que les flocons imposent à la nuit. Plus il neige, plus on l'entend, ce silence de mort.

— Tu dois y aller, poursuit avec douceur sa mère. Ton amie a besoin de toi. Tu dois y aller maintenant, c'est important.

— Mais je ne peux pas, hoquette Alexia les yeux embués de larmes. Je ne peux pas.

Elle plonge dans les coussins. Seuls ses cheveux dépassent, en boucles embroussaillées.

Sa voix sort étouffée.

— Ça me fait peur. J'ai peur. Et puis, je ne veux pas le voir.

— Alexia, écoute-moi... C'est important pour Lucile. Elle vit à présent un moment terrible qui va la marquer pour toujours. Un moment qui va tout changer pour elle, et même sa conception de la vie... C'est horrible, c'est triste, et c'est injuste, mais c'est ainsi... Lucile vient de perdre son père. Elle est désemparée. Sa mère aussi. Elles vont avoir besoin du soutien de leurs proches. De leurs amis. Il va falloir être présents, pour les aider maintenant et aussi après, pour que la vie continue... Il ne faudra pas qu'elles l'oublient que la vie continue... Toi, tu es la meilleure amie de Lucile, son amie d'enfance. Vous vous connaissez depuis le bac à sable. Elle a besoin de toi et tu dois la rejoindre. Même si c'est dur. Tu ne seras

pas obligée de le voir, lui. Tu resteras avec Lucile. Elle t'a demandée. Tu dois vraiment y aller.

— Tu crois ?

— Oui. Pour elle, c'est essentiel. Et laisse-moi te dire une chose, ça l'est aussi pour toi... Là, tu es sous le choc. Tu as envie de croire que tu dors encore et que rien de tout cela n'est arrivé... Mais c'est arrivé, Alexia. Et il faut l'admettre. Demain et les jours suivants, et ta vie entière, tu te sentiras comment, de ne pas avoir été là, auprès de ton amie qui t'appelait dans un moment pareil ?

Alexia se redresse vivement, repousse ses cheveux en arrière, essuie ses larmes et se mouche. Elle prend une longue inspiration avant d'affirmer d'un ton posé :

— Tu as raison. Je suis nulle. Je ne pense qu'à moi. Pauvre Lucile, quelle amie je suis ! Je dois y aller, bien sûr. Tu viens avec moi ?

— Juste le temps de m'habiller.

— Et Benjamin ?

Stéphanie répond précipitamment, comme pour empêcher Alexia de changer d'avis.

— Il dort. Je ne fais que l'aller-retour, je ne resterai pas. Ton père est là-bas. Tout ira bien.

Avant de sortir de la chambre, elle se tourne vers Alexia et lui dit posément.

— Ma chérie, je suis fière de toi, tu sais. Écoute encore ce que je te dis maintenant. Tu n'es pas nulle. Tu n'as pas le droit de dire ça. Jamais et en aucune circonstance. Tu es, et c'est normal, bouleversée et effrayée. Comme moi, comme ton père. Comme elles deux, là-bas. Qui ne le serait pas ?

Alexia réussit à sourire. Sa mère a toujours eu le don de poser des mots sur ce qu'elle ressent et ne comprend pas, sur ces sensations désagréables qui se roulent dans son ventre et la tétanisent tant qu'elle ne sait pas ce qu'elles lui veulent. Ces émotions qui la dépassent, sa mère les prend par un bout, comme des pelotes de laine, tire sur le fil et déroule l'écheveau tout entier. Alexia, après, se sent beaucoup plus légère.

CHAPITRE 7

Alexia s'habille rapidement. Elle enfle un survêtement, des chaussettes, son anorak et un bonnet. Elle sort ses boots du placard à chaussures. L'automne a été particulièrement doux, elle ne pensait pas s'en servir si tôt.

La neige tombe toujours. Elle a recouvert les buissons et la rocaille devant la maison. La route et les trottoirs sont blancs. La nuit est cousue de coton. Lorsqu'elle se glisse dans le noir au bras de sa mère, Alexia est saisie par le froid. Elles marchent toutes deux lentement en se retenant l'une à l'autre pour ne pas glisser.

Les maisons se ressemblent toutes. Elles s'alignent en quinconce le long d'avenues plantées d'arbres et se regroupent en pâtés avec les jardins à l'arrière. La couleur des portes d'entrée et des volets alterne de nuances vives. C'est le seul élément qui les différencie. Mais, dans la nuit et sous la neige, on ne voit rien que les mêmes maisons illuminées, la plupart mitoyennes, qui dorment paisiblement. Celle de Lucile n'est pas très loin. En temps normal, Alexia pourrait faire le trajet les yeux fermés.

C'est pourtant vrai qu'elles se connaissent depuis le bac à sable. Le lotissement dans lequel Alexia et Lucile habitent a été construit il y a quinze ans. Leurs deux familles font partie des premières à s'y être installées. Leurs parents se saluaient lorsqu'ils se croisaient avec les poussettes. Ils se retrouvaient aux balançoires, dans un square aménagé au milieu de la résidence. Mais ils ne se sont vraiment liés d'amitié que lorsque les filles, comme ils les appellent, sont entrées à la maternelle. Alexia et Lucile étaient dans la même classe et le sont toujours restées. Depuis tout ce temps, elles dorment régulièrement chez l'une ou chez l'autre, se disputent et se réconcilient, s'échangent leurs affaires, mettent en commun leur argent de poche, s'achètent des bonbons ou des revues, sont souvent l'alibi l'une de l'autre.

Cette année, elles sont en seconde. C'est la première fois qu'elles ne sont pas dans la même classe. À la rentrée, elles ont tout fait pour changer

mais ont dû se résigner face à l'inflexibilité du proviseur. Finalement, elles ont trouvé leur rythme. Elles se retrouvent aux interours, aux récréations, à la cantine et, le mercredi, au club de théâtre. Elles ont encore des choses à se dire le soir, au téléphone ou sur leur messagerie. Elles se racontent leur journée, parlent de leurs professeurs, de leurs amis. Elles se disent ce qu'elles vont faire le weekend, comment elles vont s'habiller, où elles vont se retrouver. Qu'elles préféreraient se voir quand, parfois, le programme de l'une des familles en décide autrement. Elles s'emportent, en pianotant tard le soir, sur les injustices du monde, les guerres, les tremblements de terre, le tsunami, les dictateurs, la misère. Elles parlent de s'engager, de militer, de manifester.

Faut-il que tout cela appartienne au passé ?

La couche de neige est épaisse, elle se transforme en glace. Alexia et sa mère progressent difficilement sur le trottoir. Elles dérapent et essaient tant bien que mal de maintenir leur équilibre.

Leurs lèvres sont gelées. L'air froid pique leurs yeux et leurs oreilles. Elles ne parlent pas.

Lorsqu'elles approchent enfin, les secours sont arrivés. Un véhicule de pompiers, une voiture de police et une ambulance stationnent devant l'allée. Les gyrophares teintent, comme un écran de cinéma, la neige de bleu, d'orange et de rouge.

Alexia distingue des silhouettes qui vont et viennent devant la maison. Elle ressent l'agitation de chacun, mais leurs mouvements, tamisés par le rideau de neige, lui parviennent au ralenti. Elle aperçoit son père sur le perron, qui s'entretient avec un homme en uniforme. Arrivées au portail, un ambulancier leur barre le passage. Stéphanie décline leur identité et montre du doigt Bertrand qui leur fait signe d'approcher. Malgré l'heure avancée de la nuit, la plupart des voisins sont à leurs fenêtres. Certains sont sortis et s'avancent, en pyjama, un manteau simplement mis sur leurs épaules. Les policiers les renvoient chez eux.

La maison et le jardin sont décorés pour Noël. Lucile n'a ni petit frère, ni petite sœur, mais elle a tenu à participer au concours. Alexia regarde les ampoules qui clignotent. Personne n'a encore pensé à les débrancher. Un Père Noël gonflable tente de grimper sur le toit. Au milieu de la pelouse, un chalet illuminé héberge des petits lutins. Devant lui, un traîneau attendant d'être attelé est rempli de paquets en papier brillant. Lucile et son père ont

fabriqué ensemble le chalet et le traîneau, quelques hivers plus tôt. Ils étaient fiers de leur réalisation. Ils ont passé plus d'un dimanche à scier et clouer des planches. Depuis, chaque année, la même scène occupe le jardin.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Alexia retient son souffle. Elle entre dans la maison en apnée, comme si elle plongeait dans des eaux profondes. Son père surgit à ses côtés alors qu'elle vacille. Il la serre avec force dans ses bras, comme s'il voulait la rassurer, lui donner la force d'ouvrir les yeux et de respirer.

Il murmure, bouleversé :

— C'est bien que tu sois venue.

Il inspire profondément, recule d'un pas et pose ses mains sur les épaules de sa fille. Sa voix est plus affirmée.

— Alexia, Stéphanie, allez rejoindre Lucile et Rosy, elles sont dans le salon. Je m'occupe de la police et des pompiers.

— Pourquoi la police ? demande Alexia avec étonnement.

— C'est normal, ne t'inquiète pas. Ils vont constater ce qui s'est passé. Il y a un médecin aussi.

Alexia suit sa mère au salon. Rosy et Lucile sont blotties l'une contre l'autre, les jambes repliées, dans le canapé. Rosy tient un mouchoir entre ses doigts serrés. Elle leur adresse un sourire triste. Lucile est prostrée. Elle ne semble pas s'apercevoir de leur présence. Ses yeux regardent le vide.

Alexia est surprise de s'apercevoir pour la première fois combien la mère et la fille se ressemblent. Agrippées l'une à l'autre, enveloppées dans une couverture, la tête penchée et les épaules affaissées, la douleur les rend siamoises. La différence d'âge se remarque à peine. Lucile, tout à coup, paraît avoir beaucoup vieilli.

Alexia n'ose pas s'approcher. Sa mère s'assied à côté de Rosy.

— Je ne comprends pas... On dormait... Il s'est mis à ronfler. Je lui ai dit qu'il faisait du bruit... Il a grogné dans son sommeil. Ensuite, il s'est levé brusquement, il s'est tourné vers moi. C'était étrange... J'ai allumé. Je n'ai pas reconnu son regard. C'était... comme s'il était à l'intérieur de lui-même. Il avait l'air d'être encore endormi. Il m'a dit : « *Je suis où ?* » J'ai

répondu bêtement : « *Ben, à la maison... dans notre lit, recouche-toi.* » Il m'a souri, c'était à nouveau lui... Il a dit qu'il ne se sentait pas très bien, mais que ça allait passer. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'il allait se débrouiller. Il a ajouté : « *Dors. Je t'aime.* » J'ai éteint et, exactement en même temps... il s'est écroulé sur le lit... J'ai rallumé, il était mort... J'ai essayé de le ranimer... Rien... Il ne réagissait plus... Je l'ai appelé, je lui ai mis des gifles. J'ai fait du bouche à bouche... Je ne sentais pas son pouls...

Lucile lève les yeux vers Alexia.

— J'ai entendu maman hurler. J'ai appelé les secours pendant qu'elle faisait tout pour le ranimer. À cause de la neige, ils viennent seulement d'arriver. Après, je t'ai appelée. Je ne savais pas quoi faire.

— Tu as bien fait, souffle Alexia.

— Je me disais qu'il allait se réveiller et, en même temps, je savais bien que non, que c'était fini.

Stéphanie explique qu'elle doit repartir, que Benjamin est resté tout seul, que s'il venait à se réveiller, il paniquerait. Elle serre longuement Rosy et Lucile contre elle et assure de revenir au plus vite le lendemain.

Rosy est parcourue de tremblements. Elle paraît frigorifiée et incapable du moindre mouvement.

— J'ai demandé à ton mari de monter dans la chambre avec les pompiers. Je n'avais pas la force de les conduire. Je ne pouvais pas... je... c'est trop dur... de... revoir son corps.

— Tu as bien fait, Rosy. Bertrand va rester avec vous. Il s'occupe de tout. Courage.

Alexia s'assied à côté de Lucile. Elle passe un bras autour de son épaule.

— Merci, Alexia. Merci d'être venue.

— Je suis désolée pour ton père, pour vous, c'est horrible.

Lucile hoche la tête.

Alexia est gênée. Elle ne voit pas très bien comment sa présence peut être réconfortante, ni à quoi elle peut servir, surtout avec ce genre de phrase idiote.

— Voulez-vous un café ou un thé ?

Lucile ferme les yeux. C'est Rosy qui répond.

— Non merci, Alexia. Tu es gentille. On ne veut rien.

Alexia, très embarrassée, se sent de trop. Elle aurait préféré que sa mère reste. Elle baisse la tête. Elle en a honte, mais elle voudrait être ailleurs. Elle a envie de pleurer mais ne s'en sent pas le droit. Ni Rosy, ni Lucile ne pleurent. Elles sont vides et immobiles. Silencieuses, elles attendent.

Le récit de la mort de Philippe résonne encore dans la tête d'Alexia. Il dormait, il s'est réveillé et il est mort. En quelques minutes. Pire, ça n'a pris que quelques secondes à la vie, pour s'en aller. Elle a quitté son corps et il s'est écroulé. Comme une marionnette dont on aurait coupé les fils d'un coup.

La vie qui disparaît, le temps d'éteindre la lumière.

A-t-il souffert ?

A-t-il seulement compris qu'il mourait ? Qu'a-t-il pensé ? Qu'a-t-il ressenti ?

CHAPITRE 9

Des bruits de pas font tourner les têtes vers l'escalier. Un homme très gros, le médecin, redescend les marches en soufflant. Il explique aux hommes restés en bas qu'il a fini et qu'ils peuvent enlever le corps.

D'autres pompiers surgissent et, tout à coup, le salon est plein de monde. Lucile pousse un cri, bouscule le docteur et se précipite à l'étage.

Rosy, qui s'était mise debout, chancelle. Lentement, comme un château de cartes, ses jambes se dérobent et sa tête voltige.

Alexia monte à la suite de Lucile, sans réfléchir. Elle pense confusément qu'elle ne doit pas la perdre de vue. Elle aperçoit du coin de l'œil son père se précipiter sur Rosy et la retenir. Il la rassoit sur le canapé. Elle n'a pas perdu connaissance mais, dans ses bras, elle pleure.

En haut, les hommes en uniforme tentent de leur barrer le passage. Lucile se met à hurler avec une férocité qu'Alexia ne lui connaît pas.

— C'est mon père et je veux le voir. Laissez-moi passer !

Les hommes se concertent en silence, le sourcil dressé, puis s'effacent pour la laisser avancer.

Alexia pénètre derrière Lucile dans la chambre de ses parents.

Philippe est allongé en travers du lit. Il est vêtu d'un bas de jogging et d'un tee-shirt blanc. On lui a refermé les yeux. Sa bouche est entrouverte. Alexia croit lire une expression de surprise sur son visage.

Sur le chevet, la lampe est allumée. Alexia fixe l'ampoule. Philippe est mort, le temps que Rosy appuie sur l'interrupteur. Le temps d'un clic. La lumière fait mal aux yeux. Elle est épouvantée. Elle n'avait jamais vu de mort auparavant. À part quelques animaux. Pas d'humain, en tout cas, pas en vrai. Encore moins un qu'elle connaît, à qui elle a parlé la veille, au téléphone, il y a quelques heures à peine.

Pourquoi est-elle entrée ? N'aurait-elle pas pu rester dans le couloir ? En bas ? Lucile ne lui a pas demandé de la suivre. Pourquoi est-elle

montée ?

Il semble dormir. C'est comme s'il était plongé dans un profond sommeil. Il est figé. Plus rien en lui ne bouge. Il est mort et la lampe continue de briller, elle éclaire la scène, avec indécence, elle témoigne du drame. Alexia avance la main vers le chevet. Lucile relève la tête et interrompt son geste.

— Non, n'éteins pas. N'éteins surtout pas.

La lampe l'a tué.

C'est idiot de penser ça. La lampe ne l'a pas tué. C'est juste arrivé en même temps. On ne sait pas de quoi il est mort. Une crise cardiaque ou quelque chose comme ça, mais certainement pas d'une lampe qui s'éteint. Alexia est en colère contre la lampe. Brutalement et violemment. Elle lutte contre une pulsion qui lui commande de la prendre par le goulot, de la retourner, abat-jour vers le bas, de la fracasser contre le mur, de laisser les débris par terre et de les piétiner jusqu'à ce qu'il ne reste rien, rien que de la poussière que l'aspirateur va avaler, ou que le vent va emporter on ne sait où, loin, loin, et qu'il ne revienne rien, pas même le souvenir de cette lampe, qui n'existe pas, qui n'existe plus, qui n'a jamais existé.

Alexia aurait bien envie de faire ça.

Comme une vengeance, des représailles, un règlement de compte.

Mais Lucile ne veut pas qu'on y touche.

— Lucile, tu ne préfères pas que je te laisse seule ? Je suis désolée d'être entrée avec toi, je n'aurais pas dû.

Lucile est agenouillée à côté de son père. Elle lui a pris la main et la caresse avec douceur. Elle sourit avec tendresse. Elle est forte et courageuse.

Elle lève les yeux vers Alexia qui se tourne vivement vers la porte. Elle ne peut soutenir son regard, ni la vue du corps et de Lucile près de lui. Elle a terriblement honte, elle voudrait être ailleurs.

— Tu n'as qu'à aller dans ma chambre. Je n'ai pas à t'imposer cela. Et puis, de toute façon, je voudrais rester seule avec lui.

Lorsqu'Alexia sort de la chambre, elle aperçoit Lucile penchée vers son père. Elle coupe une mèche de ses cheveux et murmure à son oreille des mots inaudibles.

Alexia referme la porte avec douceur. Elle se poste devant, comme un chien de garde. Elle veut protéger ce moment que nul ne doit troubler. Elle explique aux pompiers qui se sont approchés, que Lucile a besoin de quelques instants. Ils sont d'accord pour patienter un peu.

Rassurée, elle entre dans la chambre de son amie. Elle n'ose pas allumer. Assez curieusement, l'obscurité la rassure, elle qui habituellement déteste rester dans le noir. À la maison, comme Benjamin a besoin de la lumière du couloir pour dormir, Alexia est contente de profiter du rai lumineux sous sa porte.

Elle connaît la chambre de Lucile par cœur et peut se déplacer sans embûche entre les meubles. Elle rejoint à tâtons le pouf orange sur lequel elle s'installe toujours. Il est rempli de petites billes qui crissent à chaque mouvement. Blottie dans le fauteuil, elle somnole en attendant Lucile.

CHAPITRE 10

La porte s'ouvre brutalement. Le temps d'un éclair, la lumière déchire l'obscurité. Et tout redevient noir.

Dans l'intervalle, Lucile a plongé sur son lit, la tête la première. Alexia n'a eu que le temps d'ouvrir un œil. Elle s'attend à ce que Lucile pleure et cherche déjà ce qu'elle pourra lui dire. Pour aider son amie à apaiser son chagrin, elle doit être en mesure d'accueillir sa douleur, mais elle n'y arrive pas. Les formules qui lui viennent sont convenues et maladroitement. Elle ne sait pas comment commencer. Lucile est noyée dans ses coussins. Elle a remonté les bords sur les côtés et ne bouge plus. Elle s'est enfermée avec elle-même. Elle ne pleure pas.

Aussi, Alexia préfère se taire.

Elle se lève et s'approche de la fenêtre, curieuse de voir s'il neige encore. Les volets fermés la contrarient. Peut-être qu'il ne faut rien dire, après tout, et la laisser seule. Sans l'abandonner. Alexia demeure donc, debout, à deux pas du lit. Dehors, sûrement que la neige s'est arrêtée de tomber. Elle n'a plus besoin de masquer le drame derrière son rideau hachuré. Elle n'a plus besoin de les envelopper d'un manteau de ouate. La douleur est à nu et rien ne peut les en protéger.

Sur le palier, on s'affaire, on manipule du matériel. Les pompiers s'apprêtent à descendre le corps. Ils vont le déposer sur une civière ou l'enfermer dans une housse, comme on voit à la télé. La manœuvre a l'air difficile. Ils soufflent, se donnent des conseils, font des pauses.

Ce serait horrible s'ils le faisaient tomber dans l'escalier.

Philippe, autrefois, hier soir, était grand et fort. À présent, il a besoin que d'autres le portent.

Philippe, cette nuit, s'est absenté de son corps, il l'abandonne définitivement, comme un objet inanimé et lourd.

Ils ont fait vite et sans encombres. Alexia est soulagée quand elle les entend arriver au rez-de-chaussée. Son père a dû faire en sorte que Rosy

n'assiste pas à la descente du corps. Il l'a certainement emmenée dans la cuisine, à l'arrière de la maison.

Les portes des véhicules claquent les unes après les autres. Les moteurs se mettent en marche.

Ils repartent.

Ils l'emmènent.

Alexia a froid. Sa peau est hérissée. Des milliards d'aiguilles picotent ses avant-bras et descendent le long de sa colonne vertébrale. Elle frissonne. Même dans sa tête, il fait froid. Un courant glacé se cogne contre ses tempes et contre son front.

La maison s'est emplie de silence. Lucile maintient sa tête serrée dans les coussins. Elle s'est peut-être endormie. Alexia hésite à rester auprès d'elle ou à rejoindre son père et Rosy. Il n'a pas dû suivre le convoi. Cela n'aurait servi à rien.

Où a-t-on emporté Philippe ? À l'hôpital ? Dans un institut médico-légal ? Aux pompes funèbres ?

Ses yeux la piquent. Alexia est fatiguée ou triste, ou les deux, elle ne le sait pas elle-même. Elle n'est plus certaine de ses émotions. Ses pensées sont macabres et stupides. Elle ne sert à rien.

Lucile est toujours immobile. Son corps ne produit pas le plus petit mouvement. On ne la voit même pas respirer. Mue par une soudaine angoisse, Alexia pose sa main sur le dos de son amie.

Elle se penche vers elle :

— Ça va, Lucile ?

Comme elle n'obtient pas de réponse, elle allume la lumière et secoue Lucile plus énergiquement.

Elle commence à s'inquiéter. Qu'a-t-elle fait dans la chambre avec son père ? Lucile est capable de toutes les extrémités. Elle était très proche de son père, plus que de sa mère. Elle a peut-être été tentée de le suivre. Elle a peut-être avalé des somnifères.

Alexia est en passe de céder à la panique.

— Oh, oh, Lucile, tu m'entends ?

Un grognement finit par lui répondre. Lucile redresse la tête. Son visage est congestionné, les yeux brillants, la respiration haletante.

Alexia chancelle.

Les deux amies se regardent en silence.

Dans leurs yeux, défilent quinze années de jeux, de rires et de larmes, de secrets partagés. Elles se sourient. Elles fixent dans le passé, pour l'éternité, leurs souvenirs d'enfants. Il y aura un avant et un après ce moment, elles le savent. Après, il n'y aura plus d'insouciance, plus de légèreté. Après, la vie ne sera plus aussi belle. L'enfance sera restée derrière, comme un livre que l'on a trop tôt refermé. Le mort l'a emporté avec lui, alors que l'encre n'était pas sèche et qu'il restait des pages à écrire.

Lucile parle la première.

— On dort ?

Elles se glissent sous la couette. Le réveil marque quatre heures et demie. Elles ne disent rien de plus et sombrent vite, malgré tout, malgré elles, dans un sommeil sans rêves.

CHAPITRE 11

Alexia se réveille vers dix heures, une fois encore à cause d'un téléphone qui sonne. Il lui faut quelques secondes pour rassembler ses esprits et se rappeler qu'elle n'est pas chez elle. Les événements de la nuit lui reviennent en mémoire avec violence. Leur souvenir la serre comme un nœud qui la prendrait à la gorge ou, pire encore, comme une étreinte glacée qui la saisirait tout entière et opprimerait chacun de ses membres. Elle revoit tout, la neige, les gyrophares, Lucile en pyjama, les pompiers et Philippe mort.

Lucile dort encore.

Elle a l'air d'aller bien. Ses traits sont détendus, sa respiration est calme. Le sommeil l'extrait du drame et la protège un peu de ce qu'elle vient de vivre.

Alexia respire profondément, comme elle a appris au théâtre. Elle gonfle son ventre et le vide très lentement, jusqu'à sentir ses abdominaux remonter vers le sternum. Le calme revient, en même temps que la pleine conscience de son corps, de son volume, de son ancrage dans le sol. Une sensation de chaleur la parcourt et l'apaise. Elle reprend le contrôle de ses sensations et de ses pensées.

Aujourd'hui, elle va rester avec Lucile. Il est trop tard pour aller en cours. Elle va s'occuper d'elle car ce sera la première journée. Tout sera étrange. La première journée sans son père, sans le croiser dans l'escalier, sans qu'il prenne sa place à table, sans qu'il utilise sa brosse à dents ou qu'il termine le livre qu'il a laissé ouvert sur son chevet. Lucile, certainement, sera effondrée. Elle va pleurer. Il faudra la consoler, la prendre dans les bras, la réconforter. Il faudra lui changer les idées, lui parler d'autre chose, lui dire que ça ira mieux avec le temps. Il faudra s'occuper d'elle concrètement, lui faire à manger, l'emmener se promener, lui apporter ce dont elle aura besoin.

Avant de descendre l'escalier, Alexia risque un œil dans la chambre. Rien n'a bougé depuis la veille. À part le corps qui n'est plus là. Les draps

sont froissés et la lampe est restée allumée.

En bas, elle trouve sa mère agenouillée devant un buffet qui déborde de classeurs et de pochettes. Elle tire des feuilles qu'elle lit les sourcils froncés.

— Ça va, ma chérie ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Et papa, il est où ? Et Rosy ?

— Ton père a emmené Benjamin à l'école et il est parti travailler. Rosy est derrière toi. Ne fais pas de bruit.

Rosy est assise sur le canapé, dans la même position que la veille. Peut-être ne l'a-t-elle pas quittée de la nuit. Le regard fixe et vitreux, elle est ailleurs. Elle somnole, un verre d'eau à la main, qu'elle ne boit pas.

Stéphanie explique à voix basse qu'elle a pris sa journée et qu'elle va aider Rosy dans ses démarches. La mère de Lucile est tellement bouleversée qu'elle est incapable de se débrouiller. Il y a beaucoup de choses à faire pour préparer l'enterrement, des dispositions à prendre, des gens à prévenir, la famille, les amis, le travail. Il faut par exemple appeler son patron et prévenir que Philippe ne viendra pas ce matin. Ni plus aucun matin. Il y a des papiers à réunir, pour les banques, les assurances, le notaire ; ce qu'elle est en train de chercher. Elle suggère d'emmener Lucile chez eux dès qu'elle sera réveillée. Ce n'est pas la peine qu'elle assiste à ce déballage.

CHAPITRE 12

Dans la rue, la neige est marron. Elle se transforme en boue sale et commence à fondre. Les flocons éclatent en perles crépitantes. Le ciel est bas et lesté de nuages gris. Il pleut de la neige fondue. Les gouttes tombent lourdement en produisant sur le sol un clappement gras. Les illuminations sont éteintes et les maisons rendues à leur banal alignement. Les voitures roulent lentement et projettent des éclaboussures sur les trottoirs glissants.

Les filles arrivent chez Alexia trempées. Elles laissent leurs chaussures dégoulinantes dans l'entrée, accrochent leurs manteaux sur la rampe de l'escalier et allument la télé. Lucile, qui avait pourtant marché d'un bon pas, se laisse tomber lourdement dans le canapé. Elle s'enroule dans une couverture et ne bouge plus. De toute la matinée, elle reste indifférente à ce qu'Alexia raconte ou propose. Elle se retranche à l'intérieur d'elle-même, comme si elle était seule.

Alexia, au contraire, est très agitée. Elle est mal à l'aise et tourne en rond. Elle ne trouve aucune position confortable. Assise sur un fauteuil, elle se livre à une gymnastique désordonnée des membres, croise et décroise ses jambes, étire ses bras, fait craquer ses doigts. Ses yeux papillonnent sans réussir à se poser nulle part, ils survolent Lucile, la télé, le plafond, s'attardent sur la cheminée éteinte. L'âtre est plein de cendres. Les braises de la veille sont froides. Une poussière blanchâtre est collée sur les parois et se répand sur le carrelage glacé, en traînées blafardes.

Lorsqu'elle se lève, Alexia a des fourmis dans les jambes qui lui commandent de ne plus s'arrêter de bouger. Elle se tourne de tous côtés, cherchant où aller, s'approche de la fenêtre comme si elle guettait quelqu'un, puis du téléphone qui pourrait se mettre à sonner, mais qui reste désespérément silencieux. Elle vérifie à plusieurs reprises la porte d'entrée qui s'ouvre et se ferme comme d'habitude, sans aucun grippement. Alexia se fait l'effet d'un lion en cage, qui aurait la possibilité de s'échapper, mais

qui serait retenu par une sensation désagréable, un pêle-mêle fait de ressentiment, de tristesse, de culpabilité et de peur.

La maison est sinistre, silencieuse et sombre. Le lustre diffuse une lumière grise, triste et froide. Alexia fait le tour du rez-de-chaussée et allume chaque lampe. C'est tout ce qu'elle trouve à faire pour réchauffer l'atmosphère, un éclairage orangé de petits soleils halogènes.

Elle finit par ouvrir la porte en grand. Elle se tient immobile sur le seuil. Un vent glacial la frappe de plein fouet et s'engouffre dans la maison. Elle ferme les yeux pour recevoir la pluie. Elle est heurtée par les éléments. Cette sensation la soulage. Des gouttes glacées martèlent son visage, ruissellent sur son front, coulent le long de ses joues et se fondent dans son cou. Elle avale celles qui passent sur ses lèvres. Elle les accueille avec une impatience nouvelle, comme si elle leur reconnaissait un pouvoir magique. Mais leur fadeur la déçoit. Elle ne leur trouve aucun goût. Elles ne peuvent rien pour elle, elles sont trop froides. Alexia attendait une saveur acide, elle aurait voulu, en les buvant, sentir un goût de sel, et éprouver dans la bouche son crépitement douloureux. Mais l'eau glacée est insipide.

Alexia voudrait pleurer, mais elle ne peut pas. Ses larmes restent bloquées. Elles pourraient rejoindre la pluie, profiter des sillons qu'elle a creusés pour s'écouler, l'air de rien, à la suite. Mais elles restent tapies au fond de ses yeux. Seul le sel qu'elles contiennent la pique. Il brûle ses paupières. Alexia frotte ses yeux pour dissoudre les cristaux, mais ils refusent de couler. Elle a mal à la tête. Ses oreilles bourdonnent et ses tempes battent violemment sous son crâne. Elle se sent lourde et courbaturée.

Alexia rentre, frigorifiée. Une boule glacée a grossi dans son ventre. Elle se pelotonne à son tour dans un plaid et regarde sans conviction la télévision. Il n'y a rien le matin, que des séries stupides, du télé-achat qui propose des ceintures électriques pour muscler les abdominaux, ou la météo. Savoir qu'un redoux va faire fondre la neige ne l'intéresse pas. Dehors, des camions jettent par pelletées du sel dans les rues pour la faire disparaître plus vite. Le sel a, sur la neige, le pouvoir de la dissoudre en flaques, de la faire redevenir eau. Pourtant, dans les yeux, ça ne marche pas pareil. Le sel ne sait pas faire fondre son chagrin.

Le cours d'anglais vient de finir. À cette heure-ci, c'est la récréation. Toute la bande se réunit autour du distributeur. D'habitude, Alexia prend un

chocolat chaud, parfois une barre de céréales si elle a un petit creux. La nouvelle a dû se répandre comme une traînée de poudre. On ne doit parler que du drame, depuis que sa mère a appelé le proviseur.

Lucile reste immobile dans le fond du canapé. Ses yeux ne clignent pas. Son regard est fixe, sa bouche fermée. Elle est pâle. Enveloppée dans la couverture aux plis épais, elle ressemble à une statue. Elle absorbe les images, hypnotisée par la télé. Elle reste prostrée, pétrifiée, comme si ce qui se passait autour d'elle, les gens qui l'entourent, qui lui parlent, qui voudraient la consoler, n'existait pas.

Elle ne montre rien.

Après la météo, il y a des jeux. Il faut reconstituer des mots à partir de lettres masquées.

À midi, Alexia fait réchauffer une pizza. Elle apporte du coca et des gâteaux.

Lucile ne mange rien.

La pizza a un goût de carton. Alexia la mange quand même. Elle mâche la bouche fermée, avec de lents mouvements, comme un bovin qui rumine. Elle est dans ses pensées avec Philippe. Elle le connaissait depuis toujours. Il était comme un oncle. C'était quelqu'un de proche, en qui elle avait confiance, qui l'a vue grandir. C'est horrible qu'il soit mort.

Alexia regarde Lucile. Elle semble paralysée par la douleur. On dirait un tout petit animal, tapi dans un coin de sa cage, tremblant de tristesse, vulnérable, égaré dans un monde qui a perdu son sens. Il faudrait lui dire qu'elle peut pleurer. Alexia voudrait la consoler, la bercer, trouver les mots pour l'aider. Elles ne se sont rien dit depuis le matin.

Après tout, peut-être que Lucile voudrait parler, mais qu'elle n'ose pas, peut-être que c'est à Alexia de l'encourager, de lui dire qu'elle est là, qu'elle est son amie, qu'elle peut l'aider, qu'elle comprend ce qu'elle ressent.

Qu'il va lui manquer à elle aussi.

Alexia prend une inspiration et murmure :

— Tu veux qu'on parle ?

Lucile ne bouge pas. Elle ne tourne même pas les yeux.

Elle n'a peut-être pas entendu. Alexia n'ose pas répéter. Elle n'est plus certaine d'avoir posé la question à voix haute. Elle a pu le faire dans sa tête.

Elle se rapproche de Lucile, lui prend la main et la tient fermement, comme on ferait avec un petit enfant, pour qu'il traverse la route en sécurité.

Au moins, Lucile se laisse faire.

Un peu plus tard, Alexia propose une promenade. Elle voudrait sortir de la maison, bouger, aller respirer dehors, voir des gens. Elle irait bien au centre commercial ou simplement se balader dans le quartier. Elle dit que ça leur ferait du bien de prendre l'air, de sentir la lumière du jour et de voir la neige tomber. Parce que, malgré ce qu'ils ont dit à la télé, elle a recommencé à tomber ; Alexia s'en est aperçue en regardant par la fenêtre. Les flocons sont assez gros. Peut-être que ça va tenir et que, cette année, Noël sera blanc.

Lucile ne veut pas bouger. Elle ne veut rien. Elle est concentrée sur la télé. Elle fixe l'écran avec obstination et zappe. Elle retire sa main de celle d'Alexia et se pelotonne un peu plus profondément dans sa couverture. Elle change de chaîne très souvent. De temps en temps, elle remue la tête de droite à gauche, comme si elle refusait d'admettre une évidence. Pourtant, si elle est tentée de la repousser au plus loin d'elle, elle l'a devant les yeux, qui a envahi son existence, cette réalité qu'elle ne peut nier : son père est mort la nuit dernière.

Vers la fin de l'après-midi, Lucile éteint la télé et se lève.

— Je rentre chez moi.

— Tu veux que je vienne ?

— Non. Merci. Tu as l'air crevée. Repose-toi. Il faut être forte.

— C'est dur.

— Oui, je sais, mais il faut tenir le coup.

Lucile embrasse Alexia sur le front et s'esquive rapidement. C'est le monde à l'envers. Bientôt, Lucile va consoler Alexia, au lieu du contraire. Restée seule, Alexia est bouleversée. Quelle amie elle fait, incapable du moindre réconfort ! Alors que Lucile, qui connaît la peine la plus terrible, trouve encore la force de se préoccuper d'elle.

De fait, Alexia est épuisée. Elle regarde un temps le spectacle de la neige. Elle suit des yeux les flocons jusqu'à ce qu'ils touchent le sol. Puis elle s'endort. Lorsque sa mère remonte sur ses épaules le plaid qui avait glissé à terre, la nuit est tombée et un feu brûle dans la cheminée.

CHAPITRE 13

Le lundi matin, Alexia retourne au lycée. Elle n'est pas mécontente de retrouver ses camarades, les cours et ses professeurs. Elle a besoin que sa vie reprenne un cours normal. Le week-end a été étrange. On n'était plus sous le choc de l'événement, il n'y avait plus de cris ni d'effarement mais, au contraire, tout le monde à la maison paraissait anesthésié. On chuchotait, on marchait lentement et lorsqu'on se frôlait, il y avait comme un courant chaud qui effleurait chacun. Les parents étaient souvent chez Rosy et pendant ce temps Lucile venait à la maison. Avec elle, c'était pareil, elles n'échangeaient aucune parole, elles regardaient la télé et les flammes danser dans la cheminée.

Benjamin a été étonnamment calme. D'habitude, il est toujours après Alexia. Il veut jouer avec elle, aller dans sa chambre, fouiller dans ses affaires et elle, elle le course, lui crie dessus, l'envoie balader. Là, il est resté tout seul la plupart du temps, à jouer sur sa moquette avec ses petits bonhommes. Peut-être qu'il ne voulait pas croiser Lucile. À chaque fois que c'est arrivé, il n'osait pas la regarder, ni lui parler. Il n'est réapparu dans le salon que lorsque les parents sont rentrés et que Lucile est retournée chez elle.

Le dimanche soir, Alexia, allongée sur son lit, a relu les plus récents tomes de ses carnets intimes, ceux qui couvrent les deux dernières années. Il est beaucoup question de Lucile, de ce qu'elles vivent ensemble, de ce qu'elles se disent, de leurs jeux, de leurs disputes, de leurs réconciliations. Lucile et Alexia se ressemblent par leurs différences. Elles sont l'opposé l'une de l'autre et se complètent. Elles sont indissociables, inséparables, indispensables. Lucile est l'image inversée d'Alexia, physiquement et mentalement. Elle est brune, les cheveux courts et raides, les yeux verts, tandis qu'Alexia est blonde, les cheveux aux épaules, le regard bleu. Alexia est extravertie, pleine d'énergie, un peu superficielle, elle aime parler, sortir, faire la fête, tandis que Lucile est sérieuse et très sensible. Alexia fonce tête

baissée sans penser aux conséquences, tandis que Lucile, toujours réfléchie, observe avant d'agir, ce qui lui évite bien des déconvenues.

Alexia a dit un jour à Lucile :

— Heureusement que je t'ai, tu me ramènes toujours sur terre quand je pars dans un délire.

Lucile avait répondu d'une voix tendre :

— Et toi, tu es ma folie douce.

Alexia avait été tellement interloquée par ces mots, qu'elle avait consigné leur conversation dans son journal. Lucile est la sœur qu'Alexia n'a jamais eue, la sœur qu'elle s'est choisie.

Au lycée, tout le monde connaît la nouvelle. Alexia doit répondre à plein de questions, mais elle reste la plupart du temps laconique. Elle ne voudrait pas en dire trop. S'entendre révéler les détails du drame lui fait bizarre. Alexia est touchée par la compassion de leurs camarades et les témoignages d'amitié qu'ils transmettent. Cependant, la curiosité de certains est déplacée, presque malsaine. Avec des mines effarées, ils pressent Alexia de raconter, encore et encore, comment elle a su, comment elle a rejoint Lucile, qui était là, qui a fait quoi, comment était le mort.

Alexia est inquiète. Lucile ne reviendra qu'après les vacances de Noël et il n'est pas certain qu'elle supporte ces questions insidieuses. Il faut espérer qu'avec les fêtes, les élèves auront oublié. Lucile aime l'authenticité, elle n'aime pas se faire remarquer. Elle a horreur d'être au centre de l'attention, elle n'aime pas se livrer aux autres.

Comment faire pour que la vie continue ? C'est ce que sa mère a dit, le premier soir. Lucile et Rosy ne doivent pas oublier que la vie continue. Lucile retournera au lycée, écoutera les cours, révisera ses interrogations. Mais aura-t-elle encore des envies d'adolescente de seize ans ? Aimera-t-elle à nouveau sortir avec Alexia au cinéma ou dans les boutiques ? S'intéressera-t-elle à la musique ? Voudra-t-elle plaire aux garçons ? Aller dans les fêtes ? Reviendra-t-elle dans la vie qui était la leur ?

Après les cours, Alexia va chez Lucile. Elle la trouve allongée sur son lit, un casque sur les oreilles. Elle feuillette un album de photos. Des photos de famille, de quand elle était petite. Alexia transmet les salutations de leurs amis. Lucile hoche la tête, murmure un remerciement et se replonge dans sa lecture.

Alexia, déconcertée par l'attitude de Lucile, quitte la chambre pour rentrer chez elle. Elle s'arrête, stupéfaite, devant celle de Rosy. La pièce est sens dessus dessous, les livres sont à terre, les pages arrachées, la chaise renversée, un coussin éventré, les rideaux déchirés. La lampe de chevet est cassée en mille morceaux, les débris de céramique sont éparpillés sur le tapis. Ils donnent l'impression d'avoir été pilés. L'abat-jour est tordu et déchiqueté.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Le soir, un étrange silence préside au dîner. Depuis le décès, chez Alexia, on ne se parle presque plus. Les parents échangent des regards lourds. Les questions que pose Benjamin sont éludées ou renvoyées aux calendes grecques, parce qu'il est trop jeune, qu'il ne peut pas comprendre, qu'on n'a pas le temps. Tout est feutré, les mouvements comme les paroles. Même les petites cuillers ont l'air de s'être accordées pour ne pas tinter contre les verres.

Alexia a pourtant besoin de parler. Elle décrit l'ambiance particulière du lycée. Elle explique que des élèves l'ont mise mal à l'aise, qu'ils avaient l'air de voyeurs et qu'elle en a été choquée, qu'elle ne voulait pas entrer dans leur jeu, mais que c'était difficile, qu'ils la poursuivaient de questions et qu'elle se taisait alors que d'habitude elle est toujours bavarde.

— Ne leur en veux pas, Alexia, la rassura son père. Ils sont épouvantés et cherchent à exorciser leur peur.

— Mais de quoi ont-ils peur ? Ce n'est pas contagieux, que je sache, la mort !

Tout en parlant, Alexia réduit rageusement son morceau de pain en miettes. Elle roule la mie et aligne les boulettes à côté de son assiette comme les munitions d'un canon prêt à bombarder l'ennemi.

— Non, ce n'est pas contagieux. Quoique... on préfère toujours s'éloigner du malheur. Au cas où. Tu vois, tes copains ont peur car Philippe est mort d'une mort injuste.

— Je ne vois pas quand la mort peut être juste, se raidit Alexia.

— Oui, tu as raison. Mais, tu sais, c'est.

Son poing écrase d'un coup ses boulettes de mie.

— Ce qui nous attend tous, coupe-t-elle inflexible.

— Oui, mais la mort peut arriver plus ou moins tôt. Il y a les maladies, les accidents, qui font qu'on ne meurt pas tous à cent ans. Pourtant, on a

tous envie de vivre en bonne santé le plus longtemps possible. Ce qui paraît injuste, c'est quand elle emporte quelqu'un de jeune, tout à coup, quelqu'un qui n'a rien eu le temps de terminer, qui ne peut pas se dire « *ma vie a été bien remplie* » parce qu'il n'a pas pu accomplir la moitié de ce qu'il était venu faire sur terre.

— Elle peut frapper aveuglément, renchérit sa mère, sans accident, sans maladie... Sans se faire annoncer. Philippe est mort d'une rupture d'anévrisme. Ça ne prévient pas. C'est un vaisseau qui se bouche...

— Et tout est fini en une seconde.

Alexia essuie d'une pichenette les miettes restées collées sur la tranche de sa paume.

— Tes amis ont compris l'horreur de cette fulgurance. C'est comme si le doigt de Dieu, ou de la providence, pointait au hasard sur une vie et que cela suffit à la supprimer.

— Comme ces espèces de sorcières que l'on voit dans les mythes, qui coupent des fils et décident, avec leurs ciseaux, qui va vivre et qui va mourir ?

— Vos amis se disent : « *C'est tombé sur le père de Lucile, ça aurait pu être le mien, ma mère ou moi.* » Cette pensée les terrifie.

C'est arrivé il y a trois jours chez Lucile. C'est arrivé à Lucile. Même si elle en a confusément conscience, Alexia ne s'était pas formulé, jusqu'à présent, que nul n'était à l'abri, que sa mère, son père, Benji, elle-même, pouvaient disparaître du jour au lendemain. Que ce qu'elle croyait immuable était en fait fragile et incertain. Que la vie ne tient qu'à un fil, qu'un rien peut rompre. Que l'on peut être vivant et mort la seconde d'après.

Que ça peut arriver, de nouveau, à quelqu'un d'autre.

— C'est si fragile que ça, un corps. La vie...

Ceux qui restent se débrouillent des souvenirs, des sentiments et des regrets. Il n'y aura pas d'autre moment pour terminer une conversation, pour s'embrasser, pour se réconcilier. Pour se dire que l'on s'aime. Si on s'était quittés fâchés, on ne peut plus rien résoudre. Tout est fini et on laisse en suspens, pour l'éternité, les mots que l'on n'a pas prononcés, les bras que l'on n'a pas serrés, les joues que l'on n'a pas embrassées.

— Tout était cassé dans leur chambre.

— Oui, Rosy m’a raconté. C’est Lucile qui a tout balancé. Elle était en colère contre son père. Elle lui a reproché d’être mort, elle a hurlé qu’il n’avait pas le droit de lui faire ça, qu’il l’avait abandonnée, qu’elle ne lui pardonnerait jamais...

Le dîner est terminé. Stéphanie se lève et passe derrière Alexia. Doucement, tendrement, elle lui masse la nuque, le front, le cuir chevelu. Ses mains l’apaisent, leur douceur réchauffe son cœur. Alexia se laisse aller contre le ventre de sa mère et ferme les yeux.

CHAPITRE 15

Alexia n'a jamais assisté à un enterrement. Sa grand-mère est morte lorsqu'elle était bébé, ses grands-pères avant sa naissance et, depuis, sa famille n'a connu aucun décès. Elle ne s'était jamais sentie concernée par la mort. Elle n'y pensait pas, c'était très loin d'elle, comme si ses proches et elle étaient emplis d'éternité. À présent que la sensation d'avoir la vie devant soi s'est évanouie, Alexia se demande si elle pourra retrouver, un jour, une part d'insouciance.

Au crématorium, la cérémonie est triste, pleine de noir et de mouchoirs, de fleurs en couronnes, de bougies et d'encens. Les volutes s'élèvent jusqu'au plafond et se dissipent en s'enroulant sur elles-mêmes. Le silence laisse chacun se recueillir.

Dans des cadres, des photos montrent Philippe à différents moments de sa vie. En bébé bouclé, en joueur de foot, les genoux écorchés, en motard, les cheveux sur les épaules et la barbe mal rasée, lors de son mariage avec Rosy, en vacances sur une plage exotique, à Noël (lui, déguisé en Père Noël), pendant la visite d'un chantier archéologique. Philippe était passionné de silex et en faisait collection. Une photo le montre encore sur sa moto, avec Lucile à l'arrière. Alexia s'en souvient, c'était en primaire, à la sortie de l'école. Lucile avait fait sensation.

Le dernier cliché date de quelques semaines. C'était son anniversaire et il avait tenu à fêter ses quarante ans. Philippe et Rosy avaient organisé un grand barbecue dans leur jardin. La fête avait été très joyeuse. Les invités, pour la plupart, habitaient le lotissement et se connaissaient depuis des années. Tout le monde avait dansé et s'était amusé tard.

Du fond de la salle monte lentement une musique sourde. Alexia chasse les souvenirs de son esprit et reporte son attention sur la cérémonie.

Lucile s'avance jusqu'au pupitre placé à côté du cercueil. Elle se tourne vers l'assemblée et lit d'une voix tremblante le poème qu'elle a écrit pour son père. Ses mots évoquent un oiseau tombé de sa branche. Le vent

l'a poussé dans un abîme où il a rejoint les ténèbres, d'où il ne remontera jamais, à moins qu'on ne continue de l'aimer, par-delà le gouffre, dans nos cœurs de vivants. Lorsqu'elle replie son papier, de grosses larmes coulent sur ses joues. Elle ne semble pas s'en apercevoir.

Le texte de Lucile a bouleversé Alexia. En l'écoutant, elle a oublié de respirer et, pour reprendre son souffle, doit laisser échapper un profond soupir.

Un panneau de bois coulisse derrière le cercueil. Un oiseau de paradis, avec de longues plumes recourbées, est sculpté en bas-relief. Il tient dans son bec une branche de groseiller. Il est entouré de fleurs aux corolles béantes. Elles pourraient l'avaler tellement elles sont grandes. Le cercueil, monté sur rails, recule automatiquement dans un habitacle de métal. Au moment où le panneau se referme, des flammes jaillissent.

Lucile se laisse aller sur l'épaule de sa mère. Son corps tremble. Elle est secouée de sanglots.

Alexia voudrait la rejoindre. La douleur de Lucile lui fait mal. Ses yeux la piquent. Elle ne peut détacher son regard de la bouche qui a avalé le cercueil et qui, déjà, le réduit en cendres. La main de son père se glisse dans la sienne. Il l'attire doucement contre lui et Alexia, secourue, déverse dans sa veste tout ce que ses yeux peuvent fabriquer de larmes.

CHAPITRE 16

Tous les soirs, jusqu'aux vacances, Alexia passe chez Lucile. Lorsqu'elle arrive, Rosy est dans le salon, en larmes, ou dans la cuisine, en larmes. Alexia monte directement dans la chambre de son amie, qu'elle trouve sur son lit ou sur son pouf, à lire, écouter de la musique ou somnoler. Elle rapporte des nouvelles du lycée, la copie des cours, les devoirs à faire. Comme l'avait prédit son père, personne n'ose venir. Leurs amis restent à distance, ils préfèrent remettre à Alexia leurs messages d'amitié. Lucile écoute mais ne répond rien. Elle ne relance pas la conversation. Elle ne laisse pas voir si ces attentions lui font plaisir ou non.

Alexia appréhende le silence qui pourrait s'installer entre elles. Elle continue de parler et raconte les moindres détails de ses journées. Elle passe en revue chacun de leurs camarades, décrit leurs tenues, leurs coiffures, rapporte ce qu'ils disent, ce qu'ils font. Elle ne tait rien des secrets, des bévues et des blagues, comme si elle tenait à ce que Lucile ne rate rien de la vie du lycée, ces quelques jours où elle était coupée de leur monde. Alexia s'emballe, se laisse entraîner par son babillage. Elle sourit et s'efforce d'être gaie, mais ses yeux fixent avec inquiétude Lucile, apathique.

Elle brûle de le faire, mais n'ose pas lui demander simplement :
« Comment vas-tu ? »

CHAPITRE 17

Pour Noël, Rosy et Lucile partent en Auvergne où habite une grande partie de leur famille. La neige est tombée en abondance, Lucile pourra faire du ski avec ses cousins. Alexia vient leur dire au revoir. Lucile est dans sa chambre, sa valise posée sur le palier, devant la porte. La radio passe un morceau de R&B chargé d'amertume. Le volume est au maximum. Lorsque Lucile reconnaît Alexia, elle coupe le son et sourit, manifestement heureuse de la voir. Alexia est émue, elle commence à retrouver son amie. Une étincelle se rallume dans ses yeux, Lucile revient au monde.

Elles s'embrassent et s'assoient sur le bord du lit.

— Ça va aller ?

— Je ne sais pas. C'est dur. C'est bien qu'on ne reste pas seules. Je m'inquiète pour maman. Elle a du mal à encaisser.

Alexia prend la main de Lucile.

— Vous allez être bien entourées.

— Oui, nous sommes une famille nombreuse et soudée. Mais tu te rends compte ? On va fêter Noël...

— Ce ne sera pas vraiment une fête.

— Non. Je crois que personne n'en a envie. Ou alors, il faudrait faire semblant et je ne peux pas. Je ne veux pas.

— Je ne pense pas qu'on attende ça de toi. Tout le monde peut comprendre, non ? Vous serez ensemble autour de sa mémoire et ça vous tiendra chaud, parce que vous l'aimiez et qu'il vous aimait.

Lucile tourne la tête vers la fenêtre. Son regard s'absente au lointain.

— Tu sais, les gens disent tous la même chose.

— C'est-à-dire ? s'inquiète Alexia.

— Ils donnent des conseils et disent, soi disant pour notre bien, qu'on a besoin de temps. Qu'il faudra qu'on oublie. Qu'il faut faire le travail du deuil. Comme si c'était un travail. Je vais être notée, bientôt, sur ma façon

de « faire ce boulot » ! Ils répètent qu'on ne doit pas se laisser aller. Qu'il faut être fortes. Que mon père n'aimerait pas nous savoir malheureuses. Qu'il serait fâché s'il nous voyait pleurer.

— Et tu en penses quoi ?

Lucile se lève d'un bond et s'énervé toute seule.

— J'en pense que non, ça ne va pas. Non. J'ai perdu mon père et ça ne va pas. Oui, je pleure. Oui, ça fait mal. Non, je ne vais pas l'oublier avec le temps. Jamais. Jamais. Jamais. Je ne veux pas. Il est dans mon cœur. Il reste dans ma tête. Dans mon corps. Je suis née de lui, je suis une part de lui. Je suis faite de lui... Alors non, je ne vais pas oublier. Tu sais, Papa, au lieu de me dire de ne pas pleurer, il ferait comme il l'a toujours fait... Il me prendrait sur ses genoux, dans ses bras, il me bercerait et me dirait : « *Pleure, ma petite fille, vide ton chagrin dans tes larmes. Fais-toi rivière, le chagrin coule dedans.* » On n'a pas à me dire ce que je dois ressentir ou non, ce que je dois faire ou non. C'est ma peine, elle est à moi, j'en fais ce que je veux !

Tandis qu'elle parle, des larmes brouillent ses yeux. Alexia s'approche et la prend dans ses bras. Elle la berce doucement. Elle ne répète pas les mots de Philippe. Elle laisse leur écho tourner autour d'elles. Elle ne dit rien. Elle caresse le dos de Lucile et sent sous son pull son amie se détendre. Lucile brise ses résistances et, tout à coup, s'effondre. Blottie contre son épaule, elle s'abandonne, inconsolable. Elle se laisse porter comme un bébé. Elle ne retient plus rien, ni sa douleur, ni sa peur. Son corps est parcouru de sanglots, elle hoquette et tremble.

— Il me manque tellement, tu sais. Tellement...

Alexia laisse, à son tour, pleurer ses yeux. Ses bras forment un pont autour de Lucile, sous lequel leurs rivières s'épanchent et se rejoignent dans un même fleuve.

CHAPITRE 18

Au moment de monter dans la voiture qui doit les emmener, Lucile se tourne vers Alexia.

— Je t'appelle, on rentre le 30. Je viendrai peut-être à la soirée du réveillon. Dis-le aux copains. Ce n'est pas sûr, je verrai. Peut être.

— D'accord, c'est comme tu veux.

Lucile l'embrasse sur la joue et s'engouffre dans la voiture. Alexia aurait voulu rester près d'elle. Son pull est encore mouillé de leurs pleurs. Elle a le cœur gros.

Rosy, à son tour, serre Alexia contre elle.

— Merci, Alexia, pour tout ce que tu fais.

Alexia baisse la tête et souffle :

— Je n'ai pas vraiment l'impression de vous aider. Je n'ai pas les mots. Je suis désolée.

— Ta présence, ton attention, ton écoute. C'est énorme pour nous. C'est essentiel pour Lucile. Merci à toi, ne change rien. Tu es là, disponible, proche, attentive. C'est précieux.

Elle pénètre dans la berline et referme la porte. Alexia et Lucile se font un signe de la main. La voiture s'éloigne et disparaît au coin de la rue. Elles se retrouveront bientôt, dans quelques jours. Il faudra bien que la vie continue.

Alexia est entre ses parents. Elle les sait derrière elle, ils font bloc autour d'elle, ils forment une paroi contre laquelle elle peut s'appuyer. Il fait froid dehors, mais elle sent monter en elle une vague de chaleur. C'est la force du lien qui relie ceux qui s'aiment, parents, enfants et tous les êtres vivants, qui la saisit soudain, comme un soleil qui brille de mille feux, qui éclaire la vie et réchauffe les cœurs.

Elle plante un baiser sur les joues de son père et de sa mère, puis détale en riant vers Benji, qui l'attend pour jouer dans la neige.

Noël, c'est certain, sera blanc cette année.

OceanofPDF.com

Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ? Laissez votre avis sur le site de votre libraire !

OceanofPDF.com

ANNE-LAURE BOSELLI

Anne-Laure Boselli est née le 4 décembre 1969. Elle passe son enfance à Lyon et son adolescence en région parisienne. À huit ans, elle écrit une adaptation des aventures de Fantômette pour le cinéma. Mais elle n'a pas de caméra et le projet en reste là. Plus grande, elle remplit des carnets de poèmes, de chansons, de listes, et invente des histoires sur des cahiers à spirales.

Après des études littéraires et de gestion culturelle, elle travaille dans des théâtres, comme programmatrice de spectacles. Elle publie des articles et des critiques de spectacles dans des revues spécialisées. En 2004, elle réalise avec son amie illustratrice Cathy Beauvallet un carnet de voyages intitulé *L'ampleur du labeur, Cacao un village Hmong* aux éditions Ibis rouge.

Elle aime lire et ne peut s'empêcher d'écrire. Elle est persuadée que le réel naît du rêve. Elle a trois enfants et bricole avec eux des livres animés. En 2007, elle a été membre du jury du prix Elle ainsi que de celui du Livre de poche. *C'est arrivé à Lucile* est son premier roman.

Dans la même collection, nous vous recommandons aussi :

Le Jour où j'ai rencontré un ange de Brigitte Minne

Le Silence de Nélío de Christine Palluy

Tchao Papy de Laetitia Brauge-Baron

OceanofPDF.com

La version papier de ce livre est disponible dans toutes les librairies
traditionnelles et sur le site de Alice Editions :

www.alice-editions.be

OceanofPDF.com

Illustration: Rik Wouters, *Portrait de Nel Wouters* (détail).

© Alice Éditions, Bruxelles
info@alice-editions.be
www.alice-editions.be

ISBN 978-2-511-01473-8

© 2013, Version numérique Primento et Alice Editions

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé
que ce soit, et
notamment par photocopie, microfilm ou support numérique ou digital, est
strictement interdite.

OceanofPDF.com